

XYZ. La revue de la nouvelle

Journal interactif

Philippe Charles



Number 87, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charles, P. (2006). Journal interactif. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 73–78.



Journal interactif
Philippe Charles

Lundi

Maman ne s'est pas réveillée ce matin. Je suis allé la voir, elle dormait. Ses cheveux blancs entouraient son visage, elle avait l'air paisible. Je l'ai laissée se reposer, elle en a besoin. Elle ne risque rien, le chat veille sur elle, étendu sur ses pieds. Je ne sais pas pourquoi on ne lui a jamais donné de nom, juste « le chat ». Un peu comme s'il était l'unique représentant de son espèce ; ou comme s'il constituait à lui seul la quintessence de la race féline. C'est un beau mâle siamois, souple et élégant. Il aime dormir sur les pieds de ma mère. Je ne sais pas lequel des deux réchauffe l'autre. Il est venu vers moi aux alentours de midi, miaulant à tue-tête pour réclamer sa nourriture. C'est maman qui s'occupe des repas d'habitude. Mon estomac gargouille lui aussi. Je regarde le chat et je compatis. Maman ne s'est toujours pas levée. Son visage a gardé la même expression sereine. Ses cheveux n'ont pas bougé. Je pense qu'elle ne bougera plus. Je vais devoir préparer le dîner.

J'ai mangé une omelette et j'ai rempli la gamelle du chat. Maman est toujours dans son lit. Cette fois, j'en suis certain, maman ne se lèvera plus. Je vais devoir prévenir quelqu'un. Son médecin, il saura sûrement quoi faire. Son numéro est écrit à côté du téléphone. Je dois juste décrocher et appuyer sur les touches dans le bon ordre. Après, il faudra parler. Avec un médecin. Un étranger. Un inconnu. Mais je dois lui parler. Ma gorge se noue. Même si je trouvais assez de courage pour exécuter ces gestes, aucun son ne parviendrait à sortir de mes lèvres. Mes jambes tremblent, ma tête tourne. La peur me tétanise. Je n'y arriverai pas.

Ce soir, j'ai fait une autre omelette. Le chat m'a regardé d'un air bête. J'ai versé quelques croquettes dans sa gamelle, je l'ai posée sur la table et nous avons mangé. En tête-à-tête. J'aime bien manger avec le chat. Je ne suis pas obligé de lui parler. Il ne me demande rien ou presque, quelques caresses de temps en temps. Le chat ne me fera jamais de mal. Il fait partie de la maison. De la famille. Ce n'est pas un étranger, comme le médecin. J'ai encore regardé le téléphone. La boule était toujours là, dans ma gorge. Je ne suis pas arrivé à décrocher. Demain peut-être.

Mardi

Maman est toujours là, belle et paisible. Rien n'a bougé depuis hier. Je dois faire quelque chose. Je vais téléphoner. Je vais prendre le combiné, faire le numéro et appeler le médecin. Je peux le faire. Je vais le faire. Le chat me regarde, indifférent. Il ne doit pas parler à des étrangers. Il ne doit pas parler du tout. Une main le nourrit, une autre le caresse. Sa vie est simple. Il se moque de tout cela. Comme j'aimerais être un chat ! Mais je suis un humain et je dois téléphoner. Tout mon corps tremble à cette idée.

Je me suis approché du téléphone. J'ai posé la main dessus. Mais je n'ai rien pu faire de plus. Avec le temps, peut-être. Peut-être quand les tremblements seront moins violents. Peut-être qu'alors j'y arriverai. Plus tard. Demain.

Le chat et moi, nous avons encore mangé à la même table. Le frigo est bien garni. Il finira pourtant par se vider et alors... Je frissonne à cette perspective. Sortir. Le monde extérieur. La foule. Tous ces gens ! Ces étrangers qui voudront me parler ! Qui pourront me toucher ! Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, complètement paralysé par cette vague de panique qui m'a submergé. J'ai fini par reprendre le dessus, mais la lutte m'a épuisé. Je dois me reposer. Ça ira mieux demain.

Mercredi

J'ai dormi tard. Le chat est venu me réveiller. La faim. Le chat m'a attendu pour manger. Je crois qu'il aime ma compagnie.

Je suis devenu un chef pour la cuisson des omelettes. Maman serait fière de moi si elle voyait comme je sais bien me débrouiller seul. Mais maman dort toujours, d'un long sommeil. Elle attend toujours le médecin. Je dois l'appeler aujourd'hui. Ce ne sera pas long. Quelques mots. Juste quelques mots. Je sens une sueur froide m'inonder le dos. Je serai à l'abri, enfermé ici, dans la maison. Derrière un téléphone. Personne ne peut me voir. Je suis protégé. Je peux l'appeler. Mon ventre se tord. Mes mains tremblent, mais je défie l'appareil du regard. Il faut que je surmonte cette peur.

Je me suis approché de la source de mon angoisse pour en finir au plus vite. J'ai dû m'appuyer au mur un instant, mais j'ai tenu bon. J'ai pris le combiné et je l'ai arraché de sa base. Je suis resté un instant à écouter la note, unique et lancinante, qui sortait de l'écouteur. Un son désagréable. Il siffle comme un serpent. J'ai regardé le cordon et j'ai tout lâché. Je me suis laissé tomber au sol. Pendant un moment, je suis resté prostré. J'ai regardé fixement le téléphone sur le sol, entre mes pieds, le cordon enroulé sur lui-même comme un serpent mort. Je me suis appuyé solidement contre le mur et j'ai avancé le bras. La paroi dans mon dos, comme une main que la maison aurait posée sur moi, me rassurait. En tremblant, j'ai appuyé sur les touches, une à une. Lentement. En vérifiant chaque touche trois fois avant de l'enfoncer. Si je m'étais trompé, jamais je n'aurais trouvé le courage de recommencer.

Je me suis enfermé dans ma chambre. J'ai fermé la porte pour ne pas laisser entrer le chat. Seul. Je veux rester seul. J'entends encore les sonneries et la voix. Cette voix de femme. Cette voix d'inconnue. Elle m'a donné l'envie de crier, de hurler. J'ai tout lâché et je suis parti me réfugier dans ma chambre. Maintenant, j'ai envie de pleurer. Je n'y suis pas arrivé. Je suis encore sous le choc. Je tremble encore. Il faut que je recommence. Pour maman. Je recommencerai. Je parlerai cette fois. Il le faut. D'abord attendre que la crise soit passée. Je recommencerai. Demain. Sûrement.

Jeudi

J'ai pleuré toute la nuit. Le chat aussi. Il n'a pas eu ses croquettes. En représailles, j'ai trouvé le bas de ma porte complètement lacéré. Il a fini la nuit dans la chambre de ma mère. Loin de ses pieds. Il a senti qu'il n'avait plus besoin de les réchauffer. Le visage de maman est devenu cireux. Il fait peur à voir. J'ai pris un peu de maquillage pour camoufler son état, mais le résultat est encore plus effrayant. J'ai tremblé en la regardant. Cette fois, je ne peux plus me permettre une crise d'angoisse. Je dois appeler. Avant qu'elle ne me fasse peur, elle aussi. J'y vais. Maintenant.

Ça s'est mieux passé que je ne le croyais. L'expérience d'hier m'a aidé à me fortifier. J'ai dû lutter quand j'ai entendu la même voix qu'hier. Je suis arrivé à me contrôler. Après un long silence, j'ai fini par ouvrir la bouche. Et du son en est sorti. Enfin, je crois. Maintenant, le médecin va venir. Je l'attends. Je vais m'allonger pour me préparer. Une visite ! Je vais devoir ouvrir à un étranger. Le laisser pénétrer ma maison, mon refuge. Il faudra lui parler. Mais il faut le faire. Pour maman. Le chat est sur mes genoux. Je le caresse. Il ronronne et ce bruit doux me détend. Je vais m'étendre, peut-être qu'il viendra sur mes pieds. Ça m'aiderait à me calmer.

Le chat a dormi sur mes pieds. Je me sens beaucoup mieux. Plus détendu. Je me suis préparé une omelette que j'ai partagée avec mon ami. Le médecin n'est pas venu. La nuit est tombée. Il ne viendra plus aujourd'hui. Demain peut-être. Je vais aller dormir.

Vendredi

Je me suis réveillé tôt ce matin. J'ai eu envie d'ouvrir les tentures pour voir le soleil se lever. Je ne me rappelle pas avoir déjà vu ce spectacle. J'ai posé la main sur le tissu, mais je n'ai pas trouvé la force de l'écarter. L'épreuve du téléphone m'a rendu plus fort, mais il faudra encore attendre avant d'affronter ça. Dehors. L'extérieur. Je tremble moins en l'écrivant. C'est bon signe.

J'ai mis du lard avec l'omelette. Le chat a apprécié mes progrès en cuisine. Je pense que je renouvellerai l'expérience. J'ai passé la journée au salon à lire les vieux livres de la bibliothèque. Le chat s'est installé à mes pieds. Je l'ai caressé quelques fois, il ronronnait. Jamais encore je ne m'étais senti comme ça. J'avais presque envie d'entendre le médecin sonner à la porte. J'ai quand même un serrement à l'estomac en y pensant. Ouvrir la porte. Laisser entrer un étranger. Et l'air du dehors. Mais il n'est toujours pas venu. Le soir venu, j'ai reposé les livres, j'ai écrit ces quelques lignes dans mon journal. Maintenant, je vais aller me reposer. Le chat passera probablement la nuit sur mes pieds. Demain, j'appellerai encore le médecin.

Samedi

J'ai mal dormi. Je me suis beaucoup agité et le chat est allé se réfugier ailleurs. La perspective d'appeler le médecin de nouveau me rend nerveux. J'y suis déjà arrivé, je vais le refaire. Mais pas tout de suite. D'abord manger une omelette avec le chat, pour nous réconcilier.

J'ai téléphoné de nouveau. Je me suis assis, le dos bien collé contre le mur pour sentir la maison derrière moi et j'ai refait le numéro. Encore la même voix, je crois. J'ai pris une profonde inspiration et j'ai répété, comme la première fois, «Maman est morte». Ensuite, j'ai reposé calmement le combiné. Je n'ai mis que quelques minutes pour reprendre mes esprits et me lever. Je suis retourné au salon et j'ai lu. Je suis tombé sur un vieux livre traitant de mécanique quantique. Je n'ai pas tout compris, mais j'ai beaucoup aimé l'histoire de Schrödinger et de son chat. Le chat est enfermé dans une boîte avec un mécanisme qui peut le tuer une fois sur deux. Tant que la boîte est fermée, on ne peut pas savoir si le chat est vivant ou mort. Il est dans un état entre la vie et la mort. C'est quand on ouvre la boîte qu'on a la réponse. L'observateur voit le chat vivant ou mort. Le chat, lui, vit ou meurt, selon ce que voit l'observateur. J'ai trouvé cela amusant. Ça m'a fait penser à mon chat et moi, enfermés dans cette maison sombre, à l'abri du monde extérieur.

Le chat et moi, nous avons mangé. Il se fait tard et toujours pas de médecin. Peut-être qu'il ne viendra pas non plus demain.

Dimanche

Le temps s'écoule lentement. Le chat s'est installé sur mes genoux et toujours pas de médecin. J'ai beaucoup réfléchi au chat de Schrödinger. Je crois que je suis comme ce chat. Dans une boîte fermée où personne ne peut me voir ni m'entendre. C'est pour ça que le médecin ne vient pas. Il ne sait pas que j'existe. Il ne sait pas si je suis mort ou vivant. Je ne le sais pas moi non plus. Tant que personne ne saura, je resterai dans cet état. Je caresse mon chat. Son ronronnement m'apaise. Je me sens si bien. J'écris ici mes dernières lignes dans ce journal. Si quelqu'un le lit un jour, la boîte sera ouverte. En terminant ces lignes, le lecteur fixera mon état. Peut-être vivant, peut-être mort.